



Nos Jours sauvages

Un film de Vasilis Kekatos

2024 / Dolby 5.1 / Grèce, Belgique, France / 1h44

LE 8 OCTOBRE AU CINÉMA

DISTRIBUTION

CONDOR DISTRIBUTION

Tél : 01 53 75 17 07

presse@condor-films.fr

RELATIONS PRESSE

MAKNA PRESSE

Chloé Lorenzi & Marie-Lou Duvauchelle

Tél : 01 42 77 00 16

info@maknapr.com

Matériel téléchargeable sur : www.condor-films.fr/film/nos-jours-sauvages/

SYNOPSIS

En rupture avec sa famille, Chloé, 20 ans, est recueillie par un groupe de jeunes itinérants. A bord de leur van, ils sillonnent la Grèce des oubliés, venant en aide aux plus démunis, moyennant des combines pas toujours légales. A leur contact, Chloé expérimente une nouvelle vie, plus libre, plus intense, où tout peut s'arrêter demain.



Entretien avec le réalisateur, Vasilis Kekatos

Quel fut le moteur créatif de ce premier film ?

Après avoir reçu la palme d'or à Cannes pour mon court métrage « La distance entre nous » en 2019, je suis rentré en Grèce où beaucoup de gens autour de moi ont commencé à me poser des questions et me demander d'avoir une opinion à propos de la situation de mon pays. Jusque-là, mon registre en tant que cinéaste était plutôt celui de la comédie ou de fictions un peu décalées. « La distance entre nous » était à première vue une histoire que l'on dira romantique, mais avec un arrière-plan politique. Ce qui - je m'en suis aperçu à cette époque - faisait depuis toujours partie de mon travail mais sans que je le mette nécessairement en avant. Sollicité sans cesse sur la Grèce, j'ai pris cela comme un défi de me risquer au film politique. Appartenant à cette génération qui porte sur ses épaules le poids des précédentes, y compris la dictature des années 60 et 70, j'ai voulu faire un film sur les personnes de mon âge. Contemporains de cette génération complètement perdue, issue de toutes les révolutions précédentes et défailtantes. C'est ainsi qu'est née l'idée de ce groupe qui ne fait rien de particulièrement spectaculaire mais qui essaie à son échelle de faire bouger les choses. On peut penser que ce qu'ils font, récupérer des biens spoliés par les usuriers pour les rendre à leurs propriétaires d'origine, ce n'est pas grand-chose. Mais pour moi, c'est vraiment un geste fort. Naïf sans doute mais qui me semble primordial. Pour moi, c'est une révolution à son échelle, car je crois profondément que la gentillesse peut fonctionner comme une révolution. Comme une guerre active. C'est le seul, et sans doute le dernier, acte de rébellion qui nous est autorisé. Ce fut vraiment le point de départ de cette histoire. Et très vite, dans la continuité de cette candeur, j'ai eu envie de convoquer les contes de mon enfance comme Peter Pan ou Robin des bois...

Vous avez l'âge et l'expérience de vie de vos héros...

Je suis un enfant de la crise. J'avais 17 ans lorsque la banque Lehman Brothers a fait faillite. Quatre ans plus tôt nous avions accueilli les Jeux Olympiques. Tout était glorieux et semblait aller bien. Puis tout a déraillé. Et depuis nous sommes dépassés par la réalité sociale. Mes héros ne sont pas dans le registre du récit d'apprentissage. D'ailleurs si c'était le cas, on s'attendrait à ce que Chloé quitte le groupe, qu'elle apprenne de ses erreurs. Mais ce n'est pas le cas. Elle a compris la leçon mais reste car elle a rencontré des gens bons sur lesquels elle sait qu'elle peut compter et qui partagent les mêmes valeurs qu'elle. Je crois sincèrement que le moindre petit acte compte.

D'une certaine manière, votre film construit une sorte d'utopie.

Si nous désirons un nouveau futur, c'est à nous de le construire. Car si nous agissons, le futur est un immense paysage de possibilités. Et je suis plein d'espoir car les générations qui arrivent sont pleines d'envies de rébellions. Elles veulent réparer le mal qui a été causé par les précédentes et qui ont fait de notre pays et de notre monde un lieu inhospitalier. Je ne sais pas si on y arrivera mais au moins on essaye.

Le film est un road movie, genre souvent associé à l'idée de nouveau départ, de révolte contre un ordre établi...

Parce que c'est un genre en mouvement. En vous déplaçant, vous rencontrez des gens, expérimentez des choses, découvrez de nouveaux lieux et de nouveaux horizons. Mille fois durant les préparatifs j'ai changé le scénario simplement parce que j'avais eu l'occasion de faire des rencontres inattendues. Le film est une pure fiction, je l'ai toujours voulu comme cela mais il possède une part documentaire dans son écriture. La plupart des gens que vous y voyez jouent

leur propre rôle. Ils sont issus du réel. Voyager, c'est selon moi le seul moyen d'acquérir une plus profonde compréhension de l'humanité. C'est moins pour les beaux paysages que l'on prête habituellement au *road movie* que j'ai choisi ce genre de cinéma. Mais pour la possibilité immense qu'il me donnait d'appréhender d'autres réalités que la mienne. Le tout en gardant mon point de vue et ma personnalité, car je voulais que mon film reflète qui je suis, ce auquel je crois.

Le scénario donne l'impression d'avoir été écrit au fur et à mesure de ce voyage. Comment avez-vous travaillé cette spontanéité et cette impulsion du réel ?

Je sais que beaucoup de gens ne le croient pas, mais le scénario final était extrêmement précis. Mais parce qu'il était le fruit de beaucoup de réflexion en amont. J'ai travaillé pendant des mois avec les acteurs et actrices pour qu'ils deviennent eux aussi des personnages réels, et qu'ils croient en ce qu'ils allaient faire. Ils ont insufflé des idées personnelles. Je leur demandais quels étaient leurs rêves, leurs espoirs, leurs croyances. Nous avons construit chaque protagoniste du film comme une extension d'eux. Avec des questions parfois triviales comme "quelle musique écoutent-ils dans leur casque ?", "où étaient-ils avant de se retrouver sur la route ?", ou d'autres encore plus intimes. L'acteur était un co-créateur. A la fin, en tant qu'auteur, j'ai effectué un travail d'assimilation à partir de ces informations qu'ils me donnaient. Pendant les préparations du film, on improvise, on cherche. Et puis je bloque le processus et commence à filmer. Cela a demandé plusieurs mois, sauf pour Daphné Patakia, qui interprète Chloé, avec laquelle j'ai travaillé plus tard et à part...

Pour quelles raisons ?

Je voulais préserver le fait qu'elle est un élément extérieur au groupe. Qu'elle débarque dans un corps constitué. Une équipe soudée avec ses propres codes. Son propre mode de communication. Et Daphné, en débarquant plus tardivement a, comme une nouvelle clé, ouvert d'autres portes et d'autres intimités...

Le film s'inscrit aussi du côté d'une âpre réalité sociale...

J'ai voulu montrer une partie de mon pays qui n'est pas visible à première vue. Le monde entier a en tête notre patrimoine, la richesse de notre histoire antique. Tout ce qui est entretenu par les idées toutes faites véhiculées par la télévision. Mais la Grèce est un pays très pauvre. Et pour en montrer le véritable visage, il faut s'éloigner de la capitale et des lieux touristiques. Il faut s'enfoncer dans les terres, aller voir ce qui se passe dans les provinces rurales. Comment les gens survivent à l'extérieur des villes. Des endroits que je connais bien puisque j'y suis né et que j'y ai grandi. Il y a tant de lieux en Grèce qui ne sont jamais montrés, qui sont dans l'ombre. Et je voulais les mettre en lumière.

À travers les personnages du frère ou de l'homme qui prend Chloé à bord de sa voiture, vous dénoncez le patriarcat qui règne encore en Grèce...

C'est hélas une réalité. Les filles doivent encore et toujours se battre pour imposer leurs choix. Chloé peut vouloir embrasser sans passer par la case sexe. Mais l'homme ne le comprend pas. Là encore c'est quelque chose que les générations précédentes n'ont pas appris à respecter. Ce sentiment d'insécurité et de peur que ressentent aujourd'hui encore mes amies est bien réel, et cela me semblait important de le montrer pour compléter ce tableau contemporain de la Grèce dans l'espoir de faire changer les mentalités.

Chloé et d'autres personnages parlent de l'impression qu'ils ont d'être des fantômes...

Ce sont des gosses qui passent sous les radars. Les gens ne les voient pas. Mais ils sont là. Ils cherchent à faire bouger les choses mais dans cette invisibilité. Ce ne sont pas les seuls fantômes

de ce film. Les autres, ce sont celles et ceux qu'ils croisent au cours de leur voyage. Lorsque je les rencontrais pour préparer le film, j'avais vraiment l'impression de parler à des esprits. Des gens considérés comme socialement morts par le gouvernement en place mais aussi par les classes supérieures. Un point commun partagé avec mes personnages.



Un mot sur cette scène de sexe, centrale et charnière et qui par ses 'positions' inverse les rapports de genres et se place hors de sentiers hétéronormés

J'ai eu envie avec mon film de suggérer qu'il était possible de voir le monde d'un autre point de vue. L'homme en société est régulièrement représenté comme un personnage fort, parfois macho, avec une fonction paternelle et rassurante. Mais dans l'intimité on peut montrer autre chose. Un autre rapport plus ouvert et curieux à la sexualité. L'anulingus ne dit rien de particulier. Ce n'est pas un acte genré qui ferait d'Aris un gay. C'est juste une autre forme de plaisir. Tu peux être comme lui le leader d'un groupe et avoir envie de t'adonner à un plaisir inconnu. Nous avons tellement souvent mélangé la sexualité et la personnalité. Le sexe est juste une autre façon de s'exprimer. De révéler ses pensées intimes, ses désirs enfouis. On m'a souvent demandé pour quelles raisons cette scène durait si longtemps. (*rires*). Et je réponds toujours qu'elle n'est pas plus longue que toutes les autres scènes dialoguées. C'est juste une question de ressenti. Pour moi, le sexe est l'outil de l'expression intime et de la communication ultime. Ils ne parlent pas, mais disent beaucoup d'eux dans cette scène.

Comment l'avez-vous préparée dans le contexte actuel

La scène n'est pas gratuite. Elle possède une véritable justification narrative et les acteurs étaient d'accord avec cela. Nous l'avons entièrement conçue avec une chorégraphe mais sans coordinateur d'intimité car lorsque nous avons tourné, il n'y en avait pas en Grèce. Aujourd'hui, bien sûr, nous en aurions une ou un. Cette séquence a été pensée comme pour le reste du film. La chorégraphe et moi avons beaucoup parlé avec les acteurs, pris en considération chacune de leurs réactions, s'ils se sentaient bien avec telle ou telle proposition. Ils se connaissent depuis des années et cela a bien sûr facilité les choses, mais rien n'a été fait sans leur adhésion. D'autant que pour filmer cette séquence, j'avais besoin d'une lumière particulière et que, du coup, nous n'avions que vingt minutes pour tout mettre en boîte. Il fallait donc que la chorégraphie de la scène soit réglée parfaitement. Je suis très fier de cette scène non seulement pour ce qu'elle

raconte, mais aussi pour la manière dont nous l'avons collectivement construite, dans le plus grand respect des unes et des uns.

La mise en scène prolonge cette idée de réactivité, d'impulsion du mouvement. Difficile pourtant d'improviser en particulier lorsque l'on tourne dans l'espace réduit d'un van...

Nous avons trouvé le plus grand van du monde pour cela (*rires*). Je connais Giorgos Valsamis, mon directeur de la photo, depuis des années. Nous nous sommes rencontrés à onze ans. La seule chose dont nous avions conscience au début du tournage, c'est que nous allions filmer nos personnages et celles et ceux qui les interprètent avec amour. Nous nous observions et nous enregistrions leurs mouvements sans rien avoir pensé au préalable. Le tournage a été le plus beau moment du parcours de ce film. Nous étions ensemble pendant deux mois sur la route. Nous avons créé une famille qui existe encore aujourd'hui. Nous avons multiplié les rencontres et les avons invités à nous rejoindre dans le film. Il fallait que cela se ressente dans la mise en scène. Impossible de se dire quel serait le meilleur moyen de tourner telle ou telle scène. C'est le moment qui imposait la place de la caméra et l'angle. Cela fait partie de notre excitation et du plaisir que nous prenions Giorgos et moi. Le tournage, comme le montage, se sont vraiment fait à l'instinct car c'est ce que cette histoire et les personnages requéraient.

Propos recueillis par Xavier Leherpeur



VASILIS KEKATOS

Réalisateur



Vasilis Kekatos, né en 1991 à Kefalonia, est diplômé de la Brunel University de Londres. Lauréat du concours « What's Next? » en 2016 avec *Zero Star Hotel*, il s'impose rapidement sur la scène internationale. Son court métrage *Le Silence des poissons mourants* (2018) est présenté en compétition à Locarno et sélectionné à Sundance, Palm Springs et Tallinn, où il reçoit le prix du Meilleur Court Métrage. En 2019, il remporte la Palme d'or du court métrage et la Queer Palm à Cannes avec *La Distance entre le ciel et nous*. Durant la quarantaine, il réalise *As you sleep the world empties* pour la Fondation Onassis, devenu un succès en ligne et distribué en salles en Grèce. En 2022, il crée la série *Milky Way* (8x52'), carton d'audience sur Mega, présentée en compétition à Séries Mania 2023.

Entretien avec l'actrice principale, Daphné Patakia

Dans quelles circonstances avez-vous fait la connaissance de Vasilis.

J'avais vu son court-métrage que j'avais beaucoup aimé et je l'ai croisé par hasard à Thessalonique, à la terrasse d'un restaurant où il dégustait un souvláki. Je lui ai dit avoir beaucoup aimé son film puis nous nous sommes revus régulièrement. De façon purement amicale, pour apprendre à se connaître et au fur et à mesure nous nous sommes dit que nous aimerions travailler ensemble.

Le film parle du collectif, d'une éventuelle utopie future tout en étant très ancré dans une réalité contemporaine sociale et grecque. Et d'une génération à laquelle vous appartenez...

Avant de venir vivre en France il y a 10 ans, j'habitais en Grèce. J'avais d'ailleurs commencé mes études au début de la crise. Crise que j'ai éprouvée en tant qu'adulte et jeune professionnelle en Grèce. C'est une période qui nous a tous conditionnés. C'est une génération à qui on a enlevé la possibilité de rêver. Cette dimension du scénario me parlait particulièrement. Bien sûr, cela fait dix ans que je ne vis plus en Grèce, donc je me suis éloignée de cette réalité. Ce n'est plus mon quotidien mais je continue de la vivre à travers ma famille et mes amis.

Votre personnage se demande d'ailleurs dans le film si elle et les autres ne sont pas des fantômes...

C'est un moment que j'adore dans le film. D'ailleurs à un moment, il y avait dans le scénario un passage où quelqu'un parlait des fantômes avec une réplique un peu obsessionnelle qui disait « c'est un fantôme, c'est un fantôme, c'est un fantôme, c'est un fantôme, c'est un fantôme ». Cette idée de fantôme, c'est exactement ce que ressent cette génération. Le fait d'être invisibilisé, de savoir d'emblée que cela ne sert à rien de rêver. Que l'on sera empêché de tout. C'est quelque chose d'assez violent, surtout lorsqu'on est jeune, à une époque où tous les possibles s'offrent à vous – ou devraient en tout cas. Nous étions devenus des fantômes, errant dans les villes sans que personne ne prête attention à nous, parce que finalement nous n'existions même pas. Nous avons grandi avec cette idée de ne pouvoir rien faire. Mais j'ai le sentiment qu'actuellement en Grèce, les choses changent. Cette énergie revient.

Ce pourrait être un drame doloriste. C'est un film qui est porteur d'espoir, toujours dans le mouvement et l'action

Je suis d'accord avec vous. Il y a aussi cette idée de la tendresse, de la famille et de la communauté comme bases de toutes révolutions. Même si on voit qu'ils n'y arrivent pas toujours et qu'ils passent parfois par la violence. Mais on voit des personnes qui essaient de construire quelque chose, qui n'abandonnent pas. Le film reste positif et refuse le fatalisme.

À la fin du film, Chloé esquisse un mouvement de fuite. Beaucoup de fictions l'auraient vu partir et abandonner le groupe mais ce n'est pas le cas ici...

Nous en avons beaucoup discuté de cette fin car au départ, elle devait en effet s'éloigner. À un moment, nous nous sommes même dit que nous allions faire une fin ouverte, sans vraiment savoir si elle partait définitivement ou si elle revenait. Comme le film s'apparente à première vue à un récit initiatique, on peut se dire qu'elle a pris ce qu'elle avait à prendre, qu'elle a évolué et qu'ainsi elle peut continuer son chemin et passer à autre chose. Rester signifie qu'elle arrête la facilité de fuir une fois encore. C'est son choix. Et c'est peut-être ça aussi la révolution quelque part car ils décident de travailler ensemble. Une idée d'entraide, de communauté et de solidarité qui sera leur façon de se battre.

Au final de ce processus de création, qu'est ce qui vous touche chez Chloé ?

J'aime penser qu'elle se retrouve devant une impasse, mais sans savoir que faire. Elle est en proie à une colère, mais qui la piège et la perd. Je pense qu'avec ce groupe, elle se permet de dévoiler la partie romantique enfouie en elle. Romantique dans le sens des idées, des engagements.

Quels souvenirs gardez-vous de ce tournage ?

C'est la première fois que j'ai l'impression de faire un film qui ressemble énormément à l'expérience que j'ai eue sur le moment. Nous avons vraiment fait le road trip que font les personnages pour aller tourner dans des régions reculées de la Grèce. On était tous ensemble dans des vans qui nous transportaient d'un endroit à l'autre. On a vécu ensemble en communauté pendant deux mois, sans compter les répétitions. Les week-ends, on passait notre temps ensemble à faire ce que font les personnages. Autrement dit aller à des fêtes foraines, se baigner, rigoler, manger, discuter, refaire le monde. Et il y avait comme une suite logique, entre ce qui se passait en dehors et sur le plateau. À part la violence évidemment.

Quel directeur d'acteur Vasilis est-il ?

Il donne beaucoup d'indications. Il nous guide sans entraver notre liberté qui est en place dès le processus d'écriture. Pour les scènes de grande intensité, il m'a même souvent poussée parce que de base, dans ma vie, j'ai du mal avec la colère. C'est quelque chose que j'ai du mal à exprimer. Je ne sais pas d'où la convoquer. Cela m'a fait du bien de travailler ça. En général, j'ai tendance à faire plus petit. Et j'ai compris qu'au bout d'un moment, il voulait plus. Il voulait justement que ça soit très poussé dans la colère, dans l'énergie, dans la force. Heureusement qu'il était là, car ce n'était vraiment pas quelque chose de facile pour moi.

Évoquons la scène de sexe...

Au départ, elle n'était pas écrite de façon aussi détaillée. Vasilis m'a juste dit « Bon, j'aimerais bien faire une scène de sexe qui est assez importante. Donc il faut qu'on en discute ». Et nous en avons beaucoup discuté parce que souvent, dans les scénarios, il est écrit « Ils s'embrassent et font l'amour ». Après, on ne sait pas du tout ce qui va être filmé, à quoi ça sert, qu'est-ce que ça raconte. Et on se retrouve sur le plateau à faire quelque chose qui ne raconte rien de plus pour le personnage et reproduire des choses que l'on a déjà vu dans d'autres films. Zéro imaginaire, toujours les mêmes clichés. Donc c'était intéressant de travailler sur cette scène, de discuter sur ce que nous avions envie de faire avant de l'exprimer avec nos corps. Nous avons donc bossé avec une chorégraphe qui a déjoué les pièges de l'auto-censure. Et qui nous a donné des gestes très précis à faire. Cela nous a permis d'aller beaucoup plus loin, et que cela devienne intéressant en termes de représentation et de fiction. Car cela raconte quelque chose des personnages. Par exemple, j'aime l'idée qu'après cette scène il n'y a pas forcément de suite à leur l'histoire d'amour.

Propos recueillis par Xavier Leherpeur

DAPHNÉ PATAKIA



Daphné Patakia est une actrice gréco-belge formée au Conservatoire National d'Athènes. Après ses débuts en Grèce, elle est révélée en France avec *Djam* de Tony Gatlif, présenté à Cannes en 2017. Elle enchaîne ensuite les collaborations avec des cinéastes de renom : Yorgos Lanthimos (*Nimic*), Gaspar Noé (*Lux Æterna*), ou encore Paul Verhoeven, qui lui confie le rôle d'Angelica dans *Benedetta*, présenté en compétition au Festival de Cannes 2021. On la retrouve également dans *Mes frères et moi* de Yohan Manca (Un Certain Regard, Cannes 2021), ainsi que dans la série *OVNI(s)* pour Canal+. Actrice singulière, capable de passer du cinéma d'auteur international aux productions d'envergure, elle sera prochainement à l'affiche de *Quasimodo* aux côtés de Karim Leklou.

LISTE ARTISTIQUE

Chloé	Daphné Patakia
Aris	Nikolakis Zegkinoglou
Piotr	Stavros Tsoumanis
Sissy.....	Popi Semerlioglou
Anna	Natalia Swift
Tzo.....	Ioko Kotidis
Sofia.....	Eva Samioti
Kosmas	Emmanuel Elozieoua

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Vasilis Kekatos
Scénario	Vasilis Kekatos
Directeur de la photographie	Yorgos Valsamis
Direction artistique	Konstantinos Skourletis
Montage.....	Lambis Haralambidis
Costumes	Eva Goulakou
Musique	Kostis Maraveyas
Casting.....	Alex Kelly
Coiffures	Ioulia Sygrimi
Maquillage.....	Ilektra Katsimiha
Producteur.ice.s	Eleni Kossyfidou
.....	Guillaume Dreyfus
.....	Delphine Schmit
.....	Julie Esparbes
Sociétés de production.....	Blackbird Productions
.....	Tripode Productions
.....	Hélicotronc
.....	Incognita Films